

d'une manière impartiale mais tendant à maintenir l'accusation, le jury se retira pour délibérer. Sur les 6 heures, la cour lui fit un tour de table, et le jury se retira pour délibérer. Sur les 6 heures, la cour lui fit un tour de table, et le jury se retira pour délibérer. Sur les 6 heures, la cour lui fit un tour de table, et le jury se retira pour délibérer.

EUROPE.

FRANCE.—On lit dans le *Journal des Débats* : « La commission d'exposition de Londres a publié le relevé, par départements et par branches d'industrie, des fabrications françaises qui se sont inscrites pour exposer à Londres. Le nombre en est considérable ; il forme près du tiers de celui de toute la Grande-Bretagne. Nous voyons avec plaisir que notre public industriel n'a pas, dans cette solennelle circonstance, cédé, en général du moins, aux suggestions de défiance qu'avaient mises en avant quelques personnes pour lesquelles l'Angleterre, quoi qu'elle fasse, est et sera toujours, en toute circonstance, la perfide Albion. Même en admettant que notre jury national fût quelquefois éliminatoire, notre contingent dans ce grand concours paraît devoir être fort important. Paris et ses fabrications brillantes et variées ; Lyon, Saint-Etienne et Nîmes et leurs riches soieries ; Lille pour ses toiles ; Mulhouse pour ses magnifiques indiennes ; Rouen, Sedan, Elbeuf, Louviers, pour leurs beaux et utiles tissus, figurent avec Bordeaux, Reims, Nantes, Châlons, Beauvais, Limoges, etc., etc., au premier rang. »

« Pendant que l'industrie française se prépare ainsi dignement à la lutte, le palais de cristal, c'est-à-dire que le dénomment nos voisins, s'élève avec une fabuleuse rapidité. Jour et nuit, 1,900 à 2,000 ouvriers travaillent sans relâche à cette colossale édification de verre et de fer, deux grands produits des sociétés modernes, où d'entraîne pas un atome de pierre ou de plâtre. De toute l'exhibition, à ce compte, le bâtiment-monstre de Hyde-Park, ne sera pas la pièce la moins curieuse. Il aura environ 620 mètres de long sur 150 de large, c'est-à-dire 93 kilomètres ou plus de 23 lieues de superficie ; il reposera entièrement sur 3,500 colonnes de fonte, et la masse du verre qui formera la toiture représentera un poids d'environ 450,000 kilogrammes et une étendue de 900,000 pieds carrés. Rien de plus curieux que de voir s'élever simultanément toutes les parties de ce gigantesque édifice, et le terrain de Hyde-Park, bien qu'encombré de matériaux et de travailleurs, est aujourd'hui le lieu le plus fréquenté des promeneurs et de la fashion britannique. On ne saurait, du reste, se faire une idée de la popularité dont jouit l'exposition en Angleterre, non plus que des efforts fait par les villes industrielles et par les corps manufacturiers pour aider à contribuer à l'éclat et à la grandeur de cette solennité. Le *Times* annonce dernièrement que des fonds étaient votés dans beaucoup de localités, pour envoyer à Londres des représentants de toutes les branches de travail, pour y défrayer le séjour d'ouvriers ; les compagnies des chemins de fer annoncent de leur côté qu'elles abaisseront leurs tarifs aux taux les plus minimes pour faciliter le mouvement des visiteurs. Espérons qu'il en sera de même chez nous. La Russie, la Suède et quelques autres pays ont déjà, dit-on, fait des envois de produits ; la Belgique se dispose à faire le sien ; quant à nous, il ne peut tarder à être centralisé à Paris, et l'on sait qu'il doit s'effectuer vers la fin de février, la commission anglaise ayant arrêté en principe qu'elle ne recevrait plus rien après le 1er mars. On doit espérer néanmoins qu'elle sentira la nécessité d'admettre quelques exceptions à cette règle. »

« La question importante, au reste, pour nous est d'occuper dans ce vaste concours, où vont se mesurer les forces productives et inventives

des nations, le rang digne d'un peuple qui, à travers et malgré tant de révolutions politiques, a su conquérir une belle place dans la carrière industrielle ; d'un peuple qui a su mieux qu'aucun autre, on le reconnaît, marier, identifier l'art à l'industrie. Le goût à la manière, le beau à l'utile. Espérons que Londres, en mai 1851, nous trouvera à la hauteur de cette noble tâche. »

DANEMARK ET HOLSTEIN.—La guerre dans les deux duchés, malgré les ordres venus de Francfort, de Vienne et de Berlin, continue de la part des Holsteinois, qui attaquent tous les jours les lignes danoises dans le Schleswig. Le 5, on s'est battu entre Breckendorf ; d'après les rapports holsteinois, trois officiers danois auraient été tués dans ce combat. Le 7, un nouvel engagement meurtrier a eu lieu à Pleeckby ; toujours d'après les mêmes rapports, les Holsteinois ont eu un officier tué et ont fait vingt-deux prisonniers danois.

Le département des finances à Kiel vient d'émettre en circulation le restant du papier-monnaie créé pour les besoins de la guerre. Le décret qui frappe, pour la même fin, d'empêchement les propriétés mobilières et immobilières des habitants du Holstein, est rigoureusement exécuté. On assure que, parmi ces contribuables, il s'en trouve qui ont été forcés par le fisc de verser immédiatement les sommes considérables de 10, 100 et même de 150 mille francs, sans compter les contributions de toute nature, les prestations, les fournitures de toute espèce auxquelles ils ont été assujettis depuis le commencement de cette longue et malheureuse guerre.

L'armée du Holstein reçoit dans ce moment une nouvelle organisation. Ses différents corps étaient classés par bataillons, qui portaient chacun leur numéro ; dorénavant ils vont être réunis et formés en régiments de trois bataillons. Tous les conscrits de la dernière levée et les jeunes soldats qui se trouvaient dans les différents dépôts viennent de recevoir l'ordre de se rendre immédiatement à l'armée pour être incorporés dans ces nouveaux régiments.

Le rappel des soldats prussiens a, dit-on, fait perdre à l'armée des duchés 1356 hommes, parmi lesquels on compte 47 officiers. Le général Willen a déposé le commandement et l'a transmis au général Von der Horst. Cette mutation a été marquée par trois proclamations ; la première, émanée de la Régence, annonce le fait, remercie le général Willen des services qu'il a rendus, et exprime l'espérance que l'armée ne montrera ni moins de discipline ni moins de courage sous son nouveau chef ; la seconde transmet à l'armée les compliments et les regrets du général Willen, qui, dans sa franchise de soldat, déclare que sa démission a été provoquée par une différence d'opinion entre la régence et lui ; la troisième est l'ordre du jour du général Von der Horst en prenant possession de son commandement : « J'espère, dit-il aux troupes, obtenir votre confiance et votre respect, et faire, grâce à vous, triompher notre juste et sainte cause. »

Etats-Unis.

LA MILICE AUX ETATS-UNIS.—D'après des relevés officiels dont une correspondance de Washington donne le résumé, le nombre des hommes inscrits sur les rôles de la milice aux Etats-Unis s'élève à 2,006,068. L'état qui figure pour le chiffre le plus considérable est la Pensylvanie, bien qu'elle ne vienne qu'en second rang pour la population ; elle a 276,070 miliciens, tandis que l'Etat de New-York n'en a que 201,452. Viennent ensuite l'Iowa, 176,455 ; — la Virginie 124,202 ; — l'Illinois, 120,219 ; — le Massachusetts, 101,781 ; — le Kentucky, 88,629 ; la Caroline du Nord, 79,448 ; — le Tennessee, 71,252 ; — le Missouri et le Michigan ont chacun au delà de 60,000 hommes ; la Connecticut, la Georgie, la Caroline du Sud, l'Indiana, en ont de 54 à 58,000 ; — la Maine, le Maryland, l'Alabama, la Louisiane, le Mississippi, de 43 à 47,000 ; — le New-Jersey, 39,000 ; — le Wisconsin, 32,000 ; le New Hampshire, le Vermont, de 23 à 28,000 ; — le Texas, 19,776 ; — l'Arkansas, 17,137 ; — la Rhode-Island et la Floride de 12 à 13,000 ;

enfin le Delaware qui vient le dernier sur la liste, 9,229.

LES DESASTRES DE LA NOUVELLE-ORLEANS.—Les feuilles louisianaises nous arrivent pleines de tristes détails sur les catastrophes qui se sont succédées avec une si fatale rapidité dans les eaux du Mississippi, et dont le télégraphe n'avait pu nous transmettre que la nouvelle sommaire.

L'explosion du *Knoxville*, survenue le lendemain même de celle de l'*Anglo-Norman*, a été terrible et se rapproche, par certaines circonstances, de celle du *Louisiana* de néfaste mémoire. Le bateau se trouvait amarré à la Levée de la Nouvelle-Orléans, lorsque deux de ses chaudières ont éclaté presque simultanément, avec une double détonation, qui a été parfaitement entendue dans la ville. Ces deux chaudières ont été si violemment déchirées, qu'à peine a-t-on pu en retrouver quelques débris. Des deux autres (le steamer en avait quatre), l'une a traversé la cabine d'un autre bateau, le *Martha Washington*, placé en aval du *Knoxville*, et est allée tomber dans le *Yankee*, qui venait en troisième ligne : il va sans dire que ces deux bâtiments ont été horriblement fracassés. La quatrième bouilloire a été lancée sur le quai, à une distance de plus de trois cents yards ; encore son élan n'a-t-il été amorti par une pile de barils de farine qu'elle a broyés sur sa route.

Aussitôt après l'explosion, le feu se déclara à bord du *Knoxville* et porta la terreur à son comble, car on savait que plusieurs barils de poudre s'y trouvaient embarqués. On parvint toutefois à se rendre maître des flammes ; mais à peine ce second fléau dompté, il fallut s'occuper d'alléger la coque fumante qui menaçait de sombrer.

Jusqu'à présent, les données sur le nombre des victimes sont incertaines ; on ignore même d'une manière exacte combien de personnes se trouvaient à bord. Suivant les récits les plus explicites, six tout au plus auraient péri au moment du désastre : on comptait en outre dix-neuf blessés dont sept ou huit dans un état désespéré. Presque tous ces malheureux appartenaient à l'équipage du bateau. Le capitaine et le cassier, lapés en l'air par l'explosion, se trouvent en être quittes pour quelques contusions.

L'incendie du *South America*, survenu le 16, à quinze milles environ au-dessus de Bayou-Sara, a eu des résultats plus sinistres. Ce bateau allait de Cincinnati à la Nouvelle-Orléans, avec trente passagers de cabine et une centaine de soldats des Etats-Unis, lorsque le feu éclata dans la provision de bois destinée au chauffage des machines. Aussitôt que l'on s'aperçut du sinistre, le pilote se dirigea vers la rive ; mais si rapides furent les progrès de l'incendie destructeur, qu'en touchant terre, le *South America* se trouvait complètement enveloppé par les flammes. Il fallut que les passagers se sauvassent, soit dans les embarcations, soit en se jetant dans le fleuve, où plusieurs trouvèrent la mort. Ici, on compte en tout 27 victimes, dont 17 soldats, 9 hommes de l'équipage et la femme du charpentier.

Quel sinistre relevé dans le court espace de trois jours !

—Le procès contre les chefs de la fameuse expédition de Cardenas vient de commencer par devant la cour de Circuit des Etats-Unis à la Nouvelle-Orléans. La première séance a eu lieu le 16 décembre. Les accusés présents étaient : le général Narciso Lopez, les colonels O'Hara et John Pickett, le major Thomas J. Hawkins, le colonel W. L. Bell, le capitaine A. J. Lewis, le colonel Robert Wheat, les généraux John Henderson et D. Augustin, enfin, M. L. J. Sigur. Les six autres personnes mises en cause : M. A. Gonzalez John O'Sullivan, Peter Smith, N. D. Haden, le major Bunch, et le général Quitman, n'ont point comparu. Le procès du général Henderson, qui a sollicité le premier, et plus vivement que tous les autres, un jugement immédiat, a dû commencer le 2 janvier.

—La Caroline du sud vient de changer de gouverneur : M. Means, nommé aux dernières élections, a pris la place de M. Seabrook. Mais ce changement de nom n'entraîne avec lui aucune modification de la situation, et le message inaugural du nouveau chef de l'exécutif nous apprend tout d'abord qu'il va se

borner à continuer la politique de son prédécesseur. Comme M. Seabrook, en effet, M. Means croit la Caroline du Sud lésée dans ses intérêts les plus chers et les plus intimes par les actes du gouvernement fédéral ; comme lui, il fait passer son allégeance à l'Etat dont il est le fils, bien avant son allégeance à l'Union. Aussi, s'engage-t-il en termes formels à « user de toute son influence pour nourrir cet esprit de résistance, qui anime les cœurs de ses concitoyens ; à exécuter avec énergie toutes les mesures que la législature pourra prendre pour mettre l'Etat en position de faire face aux éventualités. »

Peu s'en faut même qu'il ne recommande une rupture ouverte, immédiate : s'il ne le fait pas, c'est par simple prudence, et la convention générale du Sud n'est, à ses yeux, qu'une précaution indispensable pour ne point encourir le reproche de précipitation : sans cela, il la rejetterait comme un inutile délai.

Voilà certes, dit le *Courrier*, un langage qui n'est rien moins que pacifique et rassurant ; mais l'expérience des derniers mois nous a appris combien peu sont redoutables ces insinuations parties d'en haut, tant qu'elles ne trouvent point un écho dans la masse. Or, tout excitée qu'elle est, la population carolinienne est loin encore du diapason de M. Means : l'année qui doit s'écouler avant la réunion du congrès du Sud lui donnera le temps de se calmer tout à fait, malgré le parti pris du nouveau gouverneur « de nourrir l'esprit de résistance. »

EXTRAITS DE JOURNAUX.

(De la Minerve.)

L'ALBUM DE LA MINERVE.—Certaine famille, qui paraît de temps à autre sur l'horizon nous accuse « d'esprit de monopole et de jalousie, » parce que nous avons manifesté notre intention de « continuer » la publication de l'*Album* et cela, dit-elle, « depuis que « le Phare » est annoncé. »

D'abord nous n'avons jamais dit positivement que la publication de l'*Album* serait continuée ; nous avons annoncé dans la livraison de septembre que nous étions à peu près décidés à en suspendre la publication, si nous n'obtenions pas un certain nombre d'abonnés pour couvrir les frais d'impression.

C'est alors que tous les journaux français du pays (un excepté, à ce que nous croyons), ont manifesté leurs profonds regrets de voir tomber le seul journal littéraire que nous ayons en Canada, et leur ardent désir de le voir continuer. Cette manifestation non équivoque d'approbation, les nombreuses lettres que nous avons reçues de toutes les parties du pays, nous engageant à faire encore quelques sacrifices pour le moment, espérant que notre persévérance recevrait bientôt sa récompense. Si nous n'avons pas annoncé de suite cette détermination par les journaux, nous l'avons assez répété pour prouver que ce n'est pas l'annonce d'une autre feuille dans le même genre qui nous a poussé à en agir ainsi. L'esprit de monopole et de jalousie n'existe pas chez nous !

On lit dans le *Quebec Mercury* : « Un habitant de l'Ange Gardien fut emprisonné hier sous les circonstances suivantes : Il y a quelques jours il vint à la ville et reprit des mains de sa mère un enfant naturel dont il était le père, sous prétexte de le confier aux soins d'une famille qu'il nomma. On n'a depuis aucune nouvelle de l'enfant ; et les diverses personnes de la ville qu'il désigne, et celle qui avaient eu charge de l'enfant, déclarent ne l'avoir pas vu, ni en avoir eu aucune connaissance. »

DECES.

Le cinq du courant, au presbytère de St. Edouard M. Joseph Eugène Poisy, âgé de 21 ans, et 8 mois.

MM. Les Editeurs de la Minerve et l'Echo des Campagnes, sont priés d'annoncer ce décès. — Com.

A St. Vincent de Paul, au couvent, le 6 décembre dernier, Dame Marguerite Corcoran, Religieuse du Sacré Cœur, et fille de

M. Thomas Corcoran, l'un des Messieurs de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Halifax.

L'ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL.

DE LA MINERVE,

DONT LA PUBLICATION SERA CONTINUÉE.

PARAIT TOUS LES MOIS PAR FOLIO. VRAISONS DE 28 A 32 PAGES. GRAND FORMAT, au modique prix de \$2 par année pour les Souscripteurs de LA MINERVE, et de \$3 pour ceux qui ne sont pas abonnés à cette feuille ; les paiements devant être faits à DEMANDE au commencement de chaque semestre, autrement on exigera 2s. 6d. de plus pour les retardataires. Le prix des deux journaux réunis est de \$6 par an. On s'abonne au Bureau du journal, No. 14, rue St. Vincent, où on peut se procurer les numéros de l'ALBUM depuis 1848, et chez les principaux Libraires de la cité. Toutes demandes doivent être adressées franco, à l'Editeur du journal.

Montréal, le 10 janvier 1851.



TRAVAUX PUBLICS.

DES OFFRES seront reçues jusqu'à LUNDI, le TROISIEME jour de FÉVRIER prochain, pour les OUVRAGES de CHARPENTE du NOUVEAU PALAIS de JUSTICE, pour Montréal.

Le montant des contrats sera payé argent comptant au fur et à mesure que l'ouvrage avancera, moins la somme de 25 par cent qui sera retenue jusqu'à la confection des travaux ; les contracteurs seront tenus de fournir des cautions à la satisfaction des Commissaires du Bureau des Travaux Publics ; les offres seront adressées aux dits Commissaires, mais ils ne s'obligent pas d'accepter les plus basses.

Pour plus amples informations, s'adresser au bureau des soussignés, 87, rue des Fortifications, où l'on pourra voir les plans et devis.

OSTELL & PERRAULT, Architectes.

Montréal, 10 janvier 1851.

ATTENTION!!!

VRAI VIN FRANÇAIS SANS MELANGE.

M. HERVEYON & Co., sollicités par des membres de leur famille, résidant aux portes de Bordeaux et en position incontestablement favorable, viennent de recevoir par le navire « l'Arthur » un ASSORTIMENT de COGNAC et de VINS de qualités diverses, purs et généreux, qu'ils se proposent de vendre en gros et en demi gros, à des prix excessivement modérés.

C'est l'occasion pour les amateurs et pour le public en général, de renoncer à ces mélanges sinistres et corrompus, à ces mixtures destructives des santés les plus robustes. C'est aussi une opportunité pour MM. de l'église, de se procurer un Vin pur, étranger à des ingrédients chimiques, et à des mélanges qui ne permettent même pas de donner un nom à certaines boissons défectueuses jusqu'à leur essence.

Adresse : MM. HERVEYON & Co., coin des rues St. Vincent et Notre-Dame, N° 84.

Montréal, 3 décembre, 1850.

CALÉNDRIER.

ECCLÉSIASTIQUE ET CIVIL.

POUR 1851,

A vendre chez

E. R. FABRE et Co.,

Rue St. Vincent, N° 5.

19 nov. 1849.

FRANÇOIS LEDUC.

INFORMATIONS DEMANDÉES.

ON a besoin à ce bureau d'informations sur le Sieur François Leduc, qui serait décédé au Canada vers 1851 ou 1852. Ces informations sont demandées dans l'intérêt d'une famille Leduc, d'Alengon, en France.

Bureau du Secrétaire Provincial, Toronto le 28 Octobre 1850.

A être publié pendant un mois dans les *Mélanges Religieux*, la *Minerve* et le *Journal de Québec*.

gléments féodaux sont encore en pleine vigueur. C'est la terre du Canada. Là, les seigneurs sont encore vraiment des seigneurs, sans vassaux, il est vrai, et sans serfs, mais avec des contraintes qui leur doivent une rente annuelle, et les droits de fods et ventes. Là, les curés perçoivent encore, dans leur paroisse, la dîme et les autres redevances qui leur étaient attribuées en France avant la révolution de 1789. Les hommes de progrès ne peuvent manquer d'expliquer de pieuses lamentations sur une telle erreur. Au risque de passer pour un être fort arriéré, j'avoue que je connais beaucoup de prétendues vérités nouvelles moins agréables que cette erreur.

J'ai vu le paysan canadien dans ses rapports avec le prêtre et le seigneur, et il ne m'a pas semblé qu'il fût la victime d'une organisation barbare. Il cultivait en paix ses champs, acquiescance comme une dette légitime son tribut à l'Eglise et à l'autorité temporelle, et passait gaiement ses heures de loisir dans un cercle d'amis, ou au milieu de sa famille. Elevé dans de saines principes religieux, il n'a pas encore songé qu'il pût se faire un honneur de se fonder sur les enseignements de son enfance, et se railler du prêtre qui fut son premier maître, qui reste son ami. Elevé dans le respect des institutions auxquelles ses pères se montrèrent fidèlement soumis, il ne s'est pas encore dit que son domaine était bien restreint, comparé à celui d'un de ses riches voisins, et que ce serait une œuvre de justice de mettre tous les biens en commun pour n'en plus faire qu'une grande patrie. Le pauvre homme ! il ne lit pas les sublimes décrets des modernes Lyeurgues, et n'est membre d'aucun club démocratique. Voilà son malheur.

J'ai vu le seigneur canadien dans les diverses conditions de son existence sociale, et je puis affirmer qu'il ne réclame aucun mécontentement dans ses domaines et ne fait foudroyer aucun de ses tenanciers. Bien plus, ces descendants des gentilshommes de France ont des idées qui semblent leur singulières aux puissances banquiers de la libre et fraternelle Amérique. Ils s'imaginent qu'on peut être très-riche et très-pauvre ; ils regardent la courtoisie dans les habitudes journalières de la vie comme un signe de distinction, et l'affabilité envers leurs inférieurs et une charitable condescendance envers le bas peuple comme un devoir ; ils se figurent aussi qu'on peut, sans trop faillir à ses devoirs, employer son temps autrement qu'à aligner

sons cesse sur un registre les chiffres de la spéculation industrielle, ou à régler chaque matin l'heure de l'homme. Ils aiment l'étude et les arts, ils font venir à grands frais les plus beaux livres de France et d'Angleterre, et on peut avec joie les saluer ; ils s'inscrivent à d'utiles penitentes cathédrales, et sont membres de quelque société littéraire ou historique. Seulement, quand on leur parle de nos grands projets de réforme, ils secouent la tête d'un air chagrin comme des vieillards qui regardent des enfants se livrer à des exercices dangereux. Voilà leur malheur.

Que cet honnête pays du Bas-Canada semble encore fort arriéré aux yeux des *lococafés* d'Amérique et de leurs magnanimes frères d'Europe, c'est incontestable. Il en est encore au point de vue administratif sous le régime féodal, au point de vue moral sous le régime des croyances religieuses et des traditions héréditaires. Croire de plus pénétré dans l'ère de gloire avancée ou nous vivons ! Cependant il est en pleine voie de prospérité. Il a aussi des canaux et des chemins de fer, des bateaux à vapeur qui sillonnent le Saint-Laurent (1). Il déchire chaque année de nouveaux territoires, et augmente considérablement son commerce. Il a des villages charmants, des bourgades actives et industrieuses, et deux villes, Montréal et Québec, qui seraient partout deux villes superbes et très-attractives. Québec, qui, à l'époque de notre dernière lutte contre les Anglais, ne renfermait pas plus de 7,000 habitants, en compte aujourd'hui 39,800, et Montréal plus de 55,000.

Enfin, ce qui pourrait bien surprendre les gens qui se persuadent qu'en dehors du gouvernement démocratique, le peuple reste plongé dans la plus grossière ignorance, c'est le tableau des établissements d'instruction publique fondés dans le Bas-Canada. Il n'y a là pas moins de 1,651 écoles élémentaires fréquentées par 66,500 élèves (2). Le plus petit maître d'école a un traitement annuel de 500 fr., sans compter ce qu'il reçoit des enfants dont les parents peuvent payer une rétribution mensuelle.

L'Assemblée législative a créé en 1836 deux écoles nor-

(1) Le nombre des bâtiments qui entrent dans les différents ports du Saint-Laurent, et de ceux qui en sortent, s'élève, année moyenne, à plus de 3,000.

(2) *Repository of useful knowledge*, for 1850. Toronto.

males dans la même province, et il existe pour les études supérieures vingt collèges ou séminaires.

C'est par des établissements d'instruction religieuse et de bienfaisance que notre colonie canadienne a commencé à se former. Elle est restée fidèle à son origine. La plupart des pensionnats de jeunes filles et des lycées, appartenant à des communautés religieuses et au clergé, honorent notre Université. J'ai trouvé dans un simple village, à Saint-Yacinthe, un collège que le curé a doté d'une somme de 200,000 fr., qui a une riche bibliothèque, et des professeurs aussi éclairés que nos plus dignes licenciés. Le séminaire de Québec a une bibliothèque de plus de 20,000 volumes, un laboratoire de chimie, une nombreuse collection de minéraux, et il n'y a pas longtemps qu'il a d'une seule fois employé 50,000 francs à l'achat d'un cabinet de physique.

Les jeunes gens qui entrent dans ces divers établissements y puisent avec la connaissance des œuvres de l'antiquité, le goût des littératures modernes. L'amour des lettres est encore un des traits caractéristiques de ce pays, un de ses signes de parenté avec l'ancienne France. Il y a peu d'écrits de profession dans le Canada, mais il n'est pas un homme ayant fait, comme on dit, ses humanités, qui ne tienne à honneur de se montrer, à l'occasion, quelque peu poète, de rimer son sonnet d'adieu à son mariage.

Un jeune littérateur, M. Huston, a rassemblé dernièrement ces feuilles volantes de la littérature canadienne, ces poésies fugitives, ces romans et laids d'un moment de joie ou d'un jour de douleur, dans une promenade solitaire ou dans un dîner d'amis (1). Ce recueil renferme une quantité de notes appartenant à toutes sortes d'expressions et de pièces de tout genre comme en notre bon vieux temps du *Mercure* de France ou de l'*Almanach des Muses*. Plus d'un grave magistrat n'a point eu de dégoût à sa dignité en plaçant dans cette gerbe un bouquet à Chloris, plus d'un membre du parlement y est représenté par des stances idylliques, plus d'un avocat par une tendre élogie. C'est une douce surprise pour celui qui vient des bords de la Seine de retrouver, sur les rives lointaines du

(1) *Répertoire national*, 3 vol. in-8°. Montréal, 1848.

Saint-Laurent, cet écho, affaibli il est vrai, mais fidèle pourtant, des chants qui ont résonné autour de lui, des règles de composition qui lui furent enseignées dans nos écoles. Si c'est là pour nous un des agréments du répertoire de M. Huston, c'est aussi un de ses défauts. Quand on entre dans ce vaste et beau pays du Canada, quand on contemple dans leur austère majesté ses grands fleuves et ses forêts profondes, quand on observe ce mélange d'une population si variée et si curieuse à voir, voyageurs des bois, bataillons de radeaux, paysans aux vieilles mœurs et au vieux costume, l'idée en la face en vient, on se dit qu'il devait naître d'une pareille nature une poésie neuve, originale, imprégnée de la saveur même du sol, et l'on regrette dans la plupart des compositions canadiennes qu'une imitation de nos propres éloges. Hélas ! nous ne dirons pas que ce sentiment commence à pénétrer dans l'esprit des Canadiens, et quelques-uns, imparfaits encore, mais de bon augure, ont déjà été tentés dans une voie qui peut donner à cette poésie un caractère particulier d'illustration.

D'autres œuvres plus sérieuses s'élèvent au sein des grands centres de population. A Montréal, un infatigable érudit, M. Viger, rassemble avec un soin minutieux toutes les notices relatives à nos hommes et aux événements historiques en Canada. A Québec, il existe une société littéraire qui a publié d'intéressants documents sur l'origine et le développement successifs de la colonie. Dans la même ville un Canadien par excellence, M. Paribault, achève le catalogue universel de tous les ouvrages qui ont rapport à nos anciennes possessions de l'Amérique, et un jeune homme d'un esprit élevé, d'une instruction rare, M. Carneau, fait une histoire du Canada dans laquelle un noble sentiment de nationalité s'allie aux résultats d'un consciencieux travail.

A ces diverses manifestations de la pensée, le Canada joint celle de la presse périodique. Montréal a huit journaux, Québec ayant, la ville des Trois-Rivières en a deux, la bourgade de Saint-Jean en a deux, et la ville de Sherbrooke en a quatre. Tous ces journaux s'impriment en français, et les trois quarts des livres qui se publient dans le Canada sont français. De quelque côté que l'on aille à travers ce bon et cher pays, le souvenir de la France reparait à chaque pas dans les débats parlementaires, dans les entretiens de la famille,

dans l'application des lois, dans les habitudes domestiques, et jusque dans les noms des rues, de villages, de hameaux. C'est l'histoire de France que les parents se plaisent à raconter à leurs enfants ; c'est une naïve chanson de France dont le peuple a fait son chant national. Les paysans de l'est ont gardé dans leurs fermes, les bataillons de Saint-Laurent et de l'Ontario s'encouragent au travail en le chantant sur leurs radeaux. L'un d'eux entonne la strophe d'une voix vibrante, les autres frappent en cadence les flots de leurs rames en répétant le refrain populaire :

Il y a longtemps que je t'aime.

Je n'ai pas pu t'oublier.

Quant l'un d'eux arrive dans cette contrée, il y est reçu comme un frère. On l'attend pas qu'il fasse les premières visites. On vient au devant de lui en lui tendant une main affectueuse, en lui adressant des offres de service qui ne sont point de vaines paroles. On le reçoit d'avec empressement dans l'intérieur des familles. C'est un des fils de la contrée d'où est sorti, comme d'une ruche d'abeilles, la colonie de Champlain, et c'est l'ère, c'est l'ère, c'est l'ère de la maison canadienne. Quelle émotion de cœur on éprouve dans cet accueil hospitalier, surtout lorsqu'un vétéran des guerres glorieuses de la superbe confédération américaine, un Québécois qui a vu la France à la place de ces faces de dollars qui glissent dans les comptoirs de New-York, la rumeur et le bruit physique, le sourire capot du Canadien, d'entendre après le silence de l'histoire du Yankee, résonner, à deux mille lieues de Paris, la chère langue du sol natal, pure et correcte, dans la rustique demeure du paysan comme dans celle de l'habitant des villes.

Non, il n'y a point d'allier à la grossière et arrogante démocratie américaine ce demi-million de Canadiens qui se sont fidèlement gardés les qualités distinctives de son origine, la langue et les traditions de ses aïeux. Non, quoi qu'on en ait dit, tous ces projets d'annexion ne sont qu'un vain bruit par quelques esprits inquiets, entretenant par d'autres, plutôt comme un moyen d'agitation que comme une idée réalisable. La masse de la population canadienne est restée complètement étrangère à ces prétendus vœux universels d'annexion.

X. MARIÉ.